

La Fontaine est bon physicien ou, du moins, bon lecteur de Lucrèce. Il sait, comme Démocrite qu'*aucun nombre les mondes ne limite* (1). Il a appris que l'univers est l'effet d'un flux éternel d'atomes qui s'écartent de leur course pour composer des systèmes complexes. En épicurien compétent, il n'ignore pas que manque tout centre absolu d'où un sujet pourrait tout voir, tout savoir. L'univers infini et infiniment divers est composé, comme un ruisseau, de plis, de replis, de labyrinthes mobiles où s'agitent d'innombrables *êtres empruntant les voix de la nature* (2).

Vivant dans l'infini, ces êtres vivent la finitude. La Fontaine le rappelle dès la fable initiale de son premier Recueil : si *le temps toujours marche* (3) la Cigale ne peut toujours chanter sans souci de la bise, des flux dangereux, et la mort, qui la contraint, l'attend. De plus, comment cette *emprunteuse* (4) limitée, non centrale, soumise aux jeux d'illusion, détiendrait-elle un savoir certain sur le monde, les autres, les tactiques envisageables ? En un univers infini et divers, un sûr savoir sur tout est hors d'atteinte des mortels.

Or *la Discorde a toujours régné dans l'univers* (5). Partout *guerre éternelle*. Du coup, les dangers nous suivent *en croupe* (6) alors que nul ne veut périr. *Plutôt souffrir que mourir, telle est la devise des hommes* (7). Devise aussi des Cigales, des Chiens, de quiconque aspire à la volupté, *aimant universel de tous les animaux* (8). Chacun veut se maintenir dans l'être et jouir tandis que sur *la machine ronde* (9) et si diverse. Lions, Peste, orages, fourmis, tyrans entraînent au néant où ils finiront également. *Aux bords d'une onde pure* (10) un Agneau doit toujours craindre un Loup. En son gîte, un Lièvre mélancolique se plaint qu'il n'a *jamais un plaisir pur* tandis qu'un autre Loup qui ne veut pas sacrifier sa liberté, constate qu'*il n'est rien d'assuré* que tout est à *la pointe de l'épée* (12).

Se maintenir heureusement en pareil monde exige des actes et suppose donc des décisions qui supposent elles-mêmes, pour être efficaces, des savoirs. Or l'urgence et la multiplicité des cas interdisent le plus souvent de *ruminer tout le cas en sa tête* (13) et d'atteindre à la certitude. Rares sont les individus qui ont loisir, comme Démocrite, de

Chercher dans l'homme et dans la bête

Quel siège à la raison, soit le coeur, soit l'esprit,

Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau. (14)

La Fontaine se verrait bien en nouveau Démocrite. Dans *Le Songe d'un habitant du Mogol*, il dit rêver de vivre *loin du monde et du bruit pour y apprendre des cieux / les divers mouvements inconnus à nos yeux* (15). Impossible. Hélas ! Bien qu'il sache fort bien, comme tout philosophe, que *si l'eau courbe un bâton, la raison le redresse* (16) les êtres tels que lui, pressés, avides, effrayés, jetés parmi les hasards, ne peuvent le plus souvent atteindre qu'à des connaissances sans certitude, à des croyances.

Ce n'est pas, de soi, désespérant. Pour cet antiplatonicien, la croyance n'est pas essentiellement mauvaise et elle n'empêche pas d'agir. Que l'on n'ait *rien d'assuré*, écrit-il, touchant la naissance d'Esopé et plus largement sa vie, n'empêche pas de se créer une croyance et *dans cette croyance, de composer un tissu de conjectures* puis d'écrire efficacement *La Vie d'Esopé le Phrygien* (17). Si *du hasard il n'est point de science* (18) certain Charlatan (19) sait remarquablement parier sur l'avenir. La nécessité de croire n'implique pas l'abandon aux hasards, mais il faut se méfier car la croyance est dangereuse, comme l'indique la fin de certaine Perdrix

Celle-ci croit que ses ailes

La sauront garantir à toute extrémité.

*Mais la Pauvrette avait compté
Sans l'Autour aux serres cruelles (20).*

Certain Renard, quant à lui, croit qu'un reflet de lune au fond d'un puits est un fromage, ce qui le fait descendre et le coince. Par chance, un Loup, qui passe, croit vrai ce que lui dit ce Renard de l'apparence de fromage :

*Le Loup fut un sot de le croire
Il descend et son poids, emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître Renard.
Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire (21).*

Ces vers du Livre XI vont à l'universel. La croyance et ses dangers ne sont pas qu'affaire de Loup et de Renard, mais concernent tout ce qui craint et désire, chacun — *autant les sages que les fous (22)* — et toujours puisque *retrancher de l'âme désirs et passions* c'est faire *cesser de vivre avant que l'on soit mort (23)*. Vivants, nous sommes tous en grand danger de séduction, mais peut-être capables aussi, du moins en de nombreux cas, de ne pas croire *fort aisément*, d'acquérir un savoir de notre croyance. de croire *avec quelque raison*. A cette éducation travaillent les *Fables*.

Le Loup et le Renard s'ouvre sur une interrogation du fabuliste :

*Mais d'où vient qu'au Renard Esope accorde un point?
C'est d'exceller en tours pleins de matoiseries.
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en sait plus, et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.*

La Fontaine croit *avec quelque raison*. Il sait donc que sa croyance n'est pas un savoir strictement fondé en raison, mais *que quelque raison* — une petite quantité, indéterminée, mais suffisante, telle un clinamen de Lucrèce — l'incline vers une position plutôt que vers une autre. *Ce quelque raison* qui semble ici acquis par expérience et par lecture, change tout, fait basculer le système. Au demeurant, le fabuliste sait si bien qu'il croit — et donc qu'il ne sait pas certainement — qu'il propose un récit tendant à montrer qu'Esope est dans le vrai. La table - *Le Loup et le Renard* - suggère en effet que le Renard en sait plus que le Loup, puisque ce dernier se fait coincer au fond du puits. Ce n'est point là un remement logique, ou scientifique, mais peut-être *tour plein de matoiseries*. Le choix de cet exemple — apparemment contreproductif montre par contre coup, si l'on calcule, que La Fontaine sait qu'un cas particulier ne prouve rien d'universel. Ce n'est pas lui qui oublierait, de *compter* avec le Renard aux ruses multiples, parfois vainqueur du Loup, mais la considération de ce cas ne le contraint pas à quitter sa croyance.

L'enjeu de cette fable n'est pas l'écart de savoir entre le Loup et le Renard. C'est là un piège. L'enjeu réside dans l'écart entre deux modes du croire, le croire *fort aisément* et le croire *avec quelque raison*. Ce *quelque raison* fait qu'on est au fond du puits ou apte à *courir encor*. Il fait qu'on peut *ouvrir son esprit* (25) par exemple au débat avec son Maître, ou qu'on se trouve pris.

Il ne s'agit pas d'abolir la croyance, tâche impossible pour des mortels, mais d'en avoir un usage tempéré, dialogique, interrogatif, et donc d'apprendre cet usage non immédiat, cultivé, d'apprendre en somme à gérer l'obligation de croire. La question n'est pas de devenir strictement rationnel, projet dangereux et vain qui ne saurait intéresser qu'un mauvais cartésien, ou d'obtenir un compte exact des aspects de ce monde, ce dont seuls rêvent les avarés (26) : les comptes ne sont jamais parfaits. et les êtres sont traversés de désirs et de craintes. Il s'agit simplement — mais c'est difficile sans s'arracher à sa nature, qui pousse à croire, d'ouvrir son esprit à ce *quelque raison* qui change tout, et per met même parfois un savoir certain sur un point du monde, comme il arrive à Charles II lorsqu'il découvre qu'une souris postée dans une lunette a fait croire à ses sujets qu'existait *un animal dans la lune*, une *merveille* qui les faisait s'abandonner aux *faiseurs d'horoscope* (27) aux religieux, aux parasites de la croyance.

Ce Charles II gouverne à l'inverse du Lion de la première fable du livre VII, qui fait diptyque avec la sienne. Pour lui-même et pour ses sujets, le bon prince vise à réduire l'emprise de la croyance, à en rire. Le Tyran, dont un modèle est le Lion des *Animaux malades de la Peste*, favorise la croyance, dont il croit tirer parti. Loin de se montrer bon physicien, face aux troubles de l'univers, comme la Peste, il exploite pour accroître ou maintenir son pouvoir, la tendance commune à croire *fort aisément* aux lisibles intentions du Ciel (28). Il tend à réduire l'action de *quelque raison* pour faire crier religieusement la foule : *Haro sur le baudet !* Il parasite le mouvement vers la croyance. Il se nourrit d'elle. Il mène une politique perverse, finalement mortifère, de la croyance. Il croit que pour être vraiment Maître il doit fermer l'esprit de ses sujets, les empêcher de rire, de débattre, d'accéder à *quelque raison*. Ce Lion tyrannique, vraie fausse image de Louis XIV, gagne du temps, mais *le temps toujours marche*, et l'avenir ira sans doute, selon La Fontaine, aux monarques physiciens qui mettent l'oeil dans les lunettes, *favorisent les hautes connaissances* (29) gèrent ludiquement leur croyance et éduquent ainsi leurs peuples. Charles II, roi d'Angleterre, en est le parfait modèle. Les anglais ont bien de la chance :

Peuple heureux, quand pourront les français

Se donner comme vous entiers à ces emplois ? (30)

Si, pour l'heure, selon La Fontaine, il ne faut rien attendre, et s'il faut même beaucoup craindre, de Louis XIV, les français, ses lecteurs, en l'absence d'une bonne politique de la croyance, peuvent travailler pour eux-mêmes, dans l'espérance d'ouvrir l'avenir et gérer leur tendance à croire. Cela n'est pas aisé. Il est beaucoup plus facile, dans l'urgence d'une *faim canine* parmi les hasards, quand la Peste menace ou que les guerres s'allument, de se laisser aller à croire *sans quelque raison*. Mais l'urgence, même *au siècle où nous sommes*, n'est pas toujours là. En cet univers divers, il est d'heureux replis, des moments de paix, des oeuvres, par lesquels on peut créer et apprendre à créer quelque distance. Par des effets de réflexion, il n'est pas toujours impossible de s'entraîner à la réflexion. C'est là qu'interviennent les *Fables*.

Sur le monde et sur les tactiques, elles ne procurent pas un savoir certain. Du moins, peuvent-elles donner *quelque chose à penser* indiquer, en de multiples cas, *le plus certain de beaucoup* fournir ainsi maints *conseils salutaires* (34). Le tout de manière indirecte, en passant par certain degré de croyance. ou plus exactement en employant la croyance qui se

trouve repliée sur elle-même, retournée, comme le champ du Laboureur (35) et par là même fécondée.

Pour qu'opère *le pouvoir des fables*, le lecteur doit croire, dans une certaine mesure, au récit qu'elles rapportent. Qui refuserait absolument de croire que Le Renard parle au Corbeau aurait grand mal à lire La Fontaine. Qui croirait en revanche absolument aux animaux parlants confondrait fable et mythe. Mais qui accepte de croire un peu, tout en sachant qu'il s'agit de croyance, goûte *le plaisir extrême* (36) des contes, évite les troubles de l'expérience, apprend à se garder de croire *fort aisément* les Renards. Pareil lecteur a du plaisir, s'instruit sur la croyance, s'éduque à vivre.

Pour que l'ensemble fonctionne, par mille traits, en particulier d'humour, La Fontaine, qui préserve la vraisemblance des récits, crée des effets de distanciation. Il met partout de la gaieté. Il joue sur les mythologies, les citations, ses interventions, les niveaux de langue... Surtout, en liant les fables les unes aux autres, par des architectures d'échos, par des labyrinthes d'écarts, il les fait se critiquer, tant sur leur propos que sur leur valeur de preuves. Par petites touches et par structure, les *Fables* sont ainsi un livre critique sur les fables. C'est une construction qui revient sur elle, où les effets de la croyance se donnent à voir, se désignent, s'emploient, fonctionnent les uns par les autres et les uns contre les autres, La Fontaine étant sans doute contre la croyance, mais tout contre, vraiment tout contre, dans le lieu des plis.

Cet emploi de la croyance n'est rien d'autre étymologiquement — qu'une mise en plis, presque baroque, mais avec volonté de lucidité que l'on dirait classique. Loin du *Discours de la Méthode*, La Fontaine travaille, sans prétendre l'abolir, à réfléchir la croyance, à la donner à réfléchir, donc à lire, voire à relire, ou à relire encore, à revenir ainsi sur elle, et par *quelque raison*, pur *clinamen*, à introduire d'elle à elle, de lecture en lecture, des écarts qui ouvrent la vie.

Les *Fables* de La Fontaine sont donc une mobile école où l'on apprend à gérer la croyance. Légères, d'air fragmentaire, elles n'imposent pas un savoir grave, une machine de certitudes comme celle des *Pédants de collège*. Elles ne prétendent pas, comme les *faiseurs d'horoscopes*, ou certains philosophes, donner un sûr savoir sur toute chose, un savoir forcément réducteur, et donc dan gereux pour l'esprit et le corps. Leur auteur ne veut pas parasiter la tendance des mortels à croire, Il n'use pas du pouvoir des fables, comme les tyrans, pour en cager l'esprit, mais pour l'ouvrir. Ses *Fables* sont donc une réponse esthétique, éthique, et profondément politique, voire théologique, à une politique mortifère de la croyance. celle des prêtres selon l'auteur du *De natura rerum*, et sans doute celle du Roi-soleil et de ses mâtins.

A la différence d'autres auteurs de fables, comme Esope, Phèdre, ou Florian, La Fontaine organise puissamment cette problématique. De livre en livre, avec toujours plus de rigueur, et en particulier dans la matoise fable du Loup et du Renard, il emploie la croyance, et par cet emploi y introduit un écart fécond, dont tout procède. Jusque à ses derniers textes, il use positivement du verbe croire. C'est ainsi qu'à la fin de l'ultime fable de son dernier livre, après le splendide discours du Saint, surgit ce vers :

Il fut cru. Chacun suivit ce conseil salutaire. (37)

Croire ainsi n'est pas croire *fort aisément* mais *avec quelque raison*. Le lecteur, pour son salut, est invité à croire les *Fables*, sans les idolâtrer, Il doit apprendre, comme certain Païen, à briser l'Idole (38) et donc les fables, ces dangereuses images. Invité à croire, il doit ouvrir les fables, les pénétrer. les plier sans les rompre les unes par les autres, *contredire son maître* par quelque endroit, lire comme un Montaigne. accompagner au plus loin le mouvement interrogatif du livre sur la croyance, sur les limites du savoir et sur le savoir des limites.

Une question d'ouverture, qui résonne sans fin, clôt ainsi toutes les fables : *Par où saurai-je mieux finir ?*

- 1) *Démocrite et les Abdéritains*, v. 16.
- 2) *Epilogue du second Recueil*, v. 4.
- 3) *Le Loup et le Renard*, v. 26.
- 4) *La Cigale et la Fourmi*. v. 18.
- 5) *La Querelle des Chiens et des Chats et celle des Chats et des Souris*, v. 1
- 6) *Le Cygne et le Cuisinier*, v. 20.
- 7) *La Mort et le Bûcheron*, v. 19-20.
- 8) *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, dernière page.
- 9) *La Mort et le Bûcheron*, v. 8.
- 10) *Epilogue du second Recueil*. v. I.
- 11) *Le Lièvre et les Grenouilles*, v. 8.
- 12) *Le Loup et le Chien*, v. 19-20.
- 13) *L'Homme et la Couleuvre*, v. 52.
- 14) *Démocrite et les Abdéritains*, v. 32-33.
- 15) *Le Songe d'un habitant du Mogol*. v. 24. Et 27-28
- 16) *Un Animal dans la Lune*, v. 35.
- 17) *La vie d'Esopé le Phrygien*. p. II
- 18) *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits* v. 14.
- 19) *Le Charlatan*.
- 20) *Le Lièvre et la Perdrix*., v. 25-26.
- 21) *Le Loup et le Renard*, v. 41 -47.
- 22) *La Laitière et le Pot au lait*, v. 33
- 23) *Le Philosophe Scythe*, v. 31-32 et 36.
- 24) *Le Loup et le Chien* v. 41.
- 25) *Le Fleuve Scamandre*, v.14.

- 26) *Le Thésauriseur et le Singe.*
- 27) *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*, v. 39.
- 28) *Les Animaux malades de la Peste*. V. 1.
- 29) *Un Animal dans la lune*, v. 50.
- 30) *Ibid.*, v, 54.55
- 31) *Le Loup et le Renard*, v. 15.
- 32) *Discours à M. le Duc de La Rochefoucauld*, v. 56.
- 33) *Le Loup devenu Berger*, v. 33.
- 34) *Le Juge Arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire*, v. 52.
- 35) *Le Laboureur et ses Enfants*, v. 13.
- 36) *Le Pouvoir des fables*, v. 68.
- 37) *Le Juge Arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire*, v. 52.
- 38) *L'Homme et l'Idole de bois.*